

HELON HABILA

Du pétrole sur l'eau

roman traduit de l'anglais (Nigeria)
par Élise Argaud

ACTES SUD

En souvenir de mon cousin Gabriel.

PREMIÈRE PARTIE

J'emprunte un sentier bien éclairé, le long duquel les incidents sont clairement étiquetés et datés ; pourtant, à mi-chemin, ma mémoire se dérobe, un brouillard se lève qui recouvre les visages et les lieux, je dois me cramponner dans le noir, perdu, et inventer au fur et à mesure que j'avance les moments relégués dans l'ombre, reconstituer les visages, les lieux et même les émotions. Parfois, pour poursuivre ma route, il me faut revenir à des repères plus identifiables, et alors ce filet de sécurité tendu au-dessous de moi me permet de m'aventurer sur un terrain moins assuré.

Oui, il y eut bien un accident, un incendie. Une explosion dans la grange où se trouvaient les barils de pétrole. Le vent propagea les flammes d'une maison à l'autre, embrasant en quelques minutes la moitié de la ville. Beaucoup périrent, notamment le père de John. On dit qu'il mourut en essayant de sauver ma sœur Boma, qui lui dut d'avoir la vie sauve. Mon père était en prison. Depuis ce jour, il ne fume plus. Ma mère retourna dans le village de ses parents, où elle réside encore à l'heure actuelle. Quant à moi, tandis que ma sœur se débattait dans les flammes et que ma famille se désagrégait, j'étais à Lagos,

où j'assistais à des conférences, je mangeais dans des restaurants chinois et j'essayais de résoudre l'énigme d'un violeur fou – je n'appris la tragédie qu'en rentrant chez moi, mon diplôme de journaliste en poche.

Non, il ne s'agit pas d'un accident d'oléoduc, comme je l'affirmai au Blanc et comme je l'écrivis dans l'article qui parut. Cependant cela n'aurait rien eu d'étonnant, car c'était arrivé dans maints autres villages. Mon père est toujours en prison, Boma et moi continuons à aller le voir ; chaque fois, à la vue de son visage, il se détourne et sa main se met à trembler ; depuis peu, elle a cessé de lui rendre visite. Ma mère fait une fois par mois le trajet depuis son village. Il m'arrive de l'accompagner ; je suis témoin des regards qu'ils échangent, parfois ils ont beaucoup de choses à se dire et parfois ils se contentent de se fixer en silence. La date de notre dernière visite avec ma mère remonte à plus d'un mois. Bien que je me sois assis à l'écart, j'entendais leurs paroles : elle lui racontait la vie au village, ce que donnaient les champs et à quel point la récolte de l'année avait été bonne. Il écoutait en hochant la tête sans détacher ses yeux d'elle, essayant de croiser son regard, mais tout en parlant elle se déroba. Et puis elle m'appela, Rufus, viens là. Pourquoi restes-tu si loin, à la fenêtre ? Le gardien, qui faisait mine de lire son journal, nous observait tout le temps. Je me souviens de l'odeur dans la pièce des arachides grillées que ma mère avait apportées à mon père. Je me souviens que le gardien était un peu chauve. Ma mère paraissait plus mince, plus sombre.

Le brouillard se dissipe aussi vite qu'il est apparu, soudain la vive clarté du soleil se répand de nouveau et je me retrouve en terrain assuré ; je sais pourtant

que le brouillard peut revenir, obscurcir ma mémoire et l'aveugler pour un temps.

*

Au bout d'un moment, l'eau, le ciel et les denses frondaisons au bord de la rivière se fondirent en une masse bleue, verte, bleu-vert brumeux. L'ensemble du paysage n'était plus qu'une illusion d'optique, vaporeuse et mouvante, apparaissant et disparaissant derrière le brouillard. Il avait beau être tôt, nous naviguions déjà depuis plus de deux heures, laissant la mer derrière nous pour remonter un affluent coulant vers l'ouest. L'île d'Irikefe, également connue sous le nom d'île Demi-Lune à cause de son littoral nettement découpé en forme de croissant, s'était effacée au loin depuis longtemps, engloutie par la distance et l'obscurité due au brouillard qui montait des berges telle de la fumée. Au milieu de la rivière, l'eau était claire et mobile, mais sur les bords elle stagnait, saumâtre, les branches des palétuviers retenant la brume telles des touffes de coton. Devant nous, elle se dégageait et formait une voûte au-dessus de l'eau. Parfois, lorsque nous nous engagions dans un chenal particulièrement étroit, notre légère pirogue, qui glissait en silence sur l'eau, se retrouvait enveloppée dans cette matière dense et grise au point que nous ne nous distinguions plus les uns les autres. J'étais mouillé, j'avais froid et faim et, une fois de plus, je me demandais s'il était vraiment sensé de partir avec Zaq en quête de l'Anglaise kidnappée. Cela faisait neuf jours que nous suivions sa trace. Depuis longtemps déjà, les autres journalistes s'en étaient retournés à Port Harcourt et j'étais persuadé

que toute cette aventure – ou plutôt mésaventure – n’était plus pour eux qu’un souvenir, une monnaie anecdotique bonne à troquer contre un verre par une journée oisive dans la salle de réunion de la presse.

D’un geste de la main, Zaq signifia qu’il n’avait que faire de ces gens : “C’est ce qui fait la différence entre les reporters lambda et le grand reporter.” Il comptait probablement parmi les meilleurs du pays, c’est pourquoi je respectais son opinion. En cet instant précis toutefois, je me serais contenté de quelque chose à manger, de vêtements secs et d’un abri, les préférant à la grandeur, ou à un avis éclairé, d’ailleurs.

“Rufus, mon ami, dis-moi, c’est quoi, ce que nous cherchons?”

Il ne s’agissait pas d’une question, mais je répondis tout de même : “La femme et le Professeur.

— J’ai dit « quoi », pas « qui ». Laisse de côté la femme et ses ravisseurs. Ce que nous cherchons vraiment, c’est un sens plus vaste, pas des individus. Ne l’oublie pas, raconter une histoire n’est pas toujours le but ultime.

— Alors c’est quoi, ce but ultime?

— C’est la signification de l’histoire. Seuls quelques chanceux la découvrent. À mon avis, toi, tu sais cela d’instinct, sinon tu ne serais pas là. Tout finira bien, tu verras.”

Sa chemise était mouillée sous les bras et dans le dos. Il se débattait toujours avec la brusque fièvre qui s’était emparée de lui depuis que nous avons quitté Port Harcourt, et, plus sa santé se dégradait, plus tout lui était prétexte à philosopher : une chauve-souris qui nous survolait, un poisson mort sur l’eau polluée par le pétrole, un amoncellement

de nuages de pluie dans un ciel clair. Pourtant, j'étais bien content que son esprit soit encore capable de philosopher. Plus nous avançons dans la forêt, plus je me surprénais à lui poser des questions. Je ne voyais pas du tout ce que pouvaient signifier ses propos sur l'histoire et sa signification, mais peut-être me serait-il donné de le comprendre avant la fin du voyage. En cet instant précis, mon seul espoir était qu'il tienne bon jusqu'à ce que nous soyons rentrés à Port Harcourt, sur la terre ferme. En fin de compte, tout cela ne se termina pas bien, contrairement à ce que j'espérais et à ce qu'il avait promis, surtout pour lui. Mais peut-être à ce moment-là ne parlait-il pas de lui mais de moi. Peut-être avait-il compris qu'il avançait désormais sur une rivière sans retour.

Dans le bateau se trouvaient un sachet de fruits secs et une bouteille en plastique pleine d'eau que le vieil homme nous dit avoir reçus de Naman, le prêtre. Zaq sortit sa dernière bouteille de whisky et, avec un profond soupir, l'ouvrit et en but une gorgée.

“Il n'est pas un peu tôt pour boire ?

— Il n'est jamais trop tôt. Prends-en un peu, Rufus, ça te tiendra chaud.

— Vous pourriez au moins attendre que nous sachions un peu mieux où nous sommes, dis-je en repoussant vivement la bouteille, lui faisant presque lâcher prise. Si ça se trouve on est perdus...

— On va s'en sortir. Ce vieillard va prendre soin de nous.”

Le vieil homme se fendit de son grand sourire encourageant tout en hochant vigoureusement sa tête de gnome. À ses côtés, son fils était dissimulé par l'épaisse fumée sortant du moteur hors-bord du bateau et sa silhouette surgissait et disparaissait

au gré du vent dans la brume. Le garçon ne semblait pas avoir plus de dix ans ; mais peut-être était-il plus âgé et sa croissance avait-elle été retardée par une alimentation carencée. Il avait des cheveux roux clairsemés et les bras décharnés comme ceux de son père. Tous deux portaient les mêmes habits filés à la main – une chemise et un pantalon informes et décolorés ; ils avaient les mains rêches et calleuses des travailleurs de la mer, sentaient le poisson et semblaient dans leur élément autant que le seraient des algues. Ils étaient mouillés par les éclaboussures de l'eau heurtant les flancs du bateau. Le garçon me voyant l'observer me retourna un regard dénué de timidité, candide et plein de curiosité qui m'obligea à me détourner. L'embarcation avançait en crachotant sur le fleuve qui se rétrécissait, suivie par le vrombissement du moteur.

“Sais-tu où sont les rebelles ?

— Non. On dit qu'ils sont pas loin d'Abakiri.”

Nous avançons au jugé. Les rebelles dissimulaient toujours l'emplacement de leurs cantonnements, car il en allait de leur vie, qui dépendait également de leur capacité à lever le camp et à se déplacer au moindre soupçon de complication due aux patrouilles fédérales qui les harcelaient en permanence. Quand il leur arrivait d'inviter la presse, pour exhiber un otage ou accorder de longues interviews sur leurs raisons de s'opposer au gouvernement, la rencontre avait toujours lieu dans un village ou sur une île déserte loin de leurs camps. Cependant, ils ne manquaient jamais de revenir à proximité des oléoducs, des tours de forage et des raffineries qu'ils menaçaient constamment de faire sauter, ce qui leur assurait un revenu stable. Si le vieil homme réussissait

à nous emmener dans un vrai camp et si nous en revenions sains et saufs, nous serions parmi les très rares reporters à y être parvenus. Mon instinct me disait tout à la fois de mettre pied à terre au village suivant pour retourner à Port Harcourt ; d'oublier la Blanche, que les opposants finiraient par libérer ; de tirer un trait sur l'histoire parfaite, car de toute façon cela n'existe pas et que j'avais déjà de quoi rédiger plusieurs paragraphes qui me vaudraient un accueil à bras ouverts de la part de mon rédacteur en chef ; d'oublier aussi l'île d'Irikefe où nous étions restés cantonnés les cinq jours précédents jusqu'à ce que le vieil homme et son fils viennent nous chercher ; et, enfin et surtout, d'oublier Zaq et ses ambitions risquées et désespérées. Mon instinct me disait de rendre mon existence à son cours d'autrefois, simple, prévisible et empli de son infinité de préoccupations propres. Mais tout journaliste n'est-il pas en quête du meilleur sujet possible ? – et cette histoire, comme me l'expliquait Zaq, avec qui j'étais tout à fait d'accord, s'en approchait au plus haut point. La seule perspective de rebrousser chemin me fit prendre conscience que mon existence m'apparaîtrait bien stérile et sans intérêt après l'excitation des jours qui venaient de s'écouler ; et, tandis que nous nous enfoncions un peu plus dans les terres en remontant toujours le fleuve, je ne fis rien pour inverser le cours de notre progression. Dans ma poitrine se succédaient l'espoir et le doute. Je percevais en moi l'aiguillon de quelque soif, une sensation jamais éprouvée auparavant, une conviction, presque, que ma présence sur ce bateau, sur cette piste, relevait de mon destin. C'était comme si un vent fort soufflait sur une part de mon esprit délaissée depuis longtemps. Je savais

que Zaq lisait cet aiguillon d'espoir dans mes yeux ; il pouvait lui donner un nom et décrire à quel point son attraction était irrésistible.

Loin devant nous, surgissant de l'eau tel un mirage, s'élevait une immense falaise avec des marches inégales découpées dans la paroi rocheuse menant à un dense bosquet d'arbres qui indiquait le commencement d'un village. Laisant le bateau, nous nous mêmes à gravir les paliers en pierre peu commodes, faisant maintes haltes pour reprendre notre souffle.

“Qui vit ici ?

— Personne, répondit le vieil homme en haussant les épaules.

— Où sont-ils tous passés ?

— Eux sont partis, il y a trop trop de combats.”

On aurait dit qu'une épidémie avait décimé le village. Son centre était dominé par une plate-forme carrée en béton à la manière de quelque autel sacrificiel. Tout autour de la plate-forme était disséminé un attirail d'objets abandonnés servant au forage ; certains semblaient surgir de crevasses s'élargissant dans le béton, à côté d'épaisses touffes d'herbe. Très haut dans les tours de forage rouillées, des guêpes entraient et sortaient de leurs nids. Près de la plate-forme, une pancarte usée par les intempéries indiquait : *Puits de pétrole n° 2 – 1999 – 15 000 mètres*. Les maisons commençaient non loin de la plate-forme à l'abandon. Nous allions d'une structure trapue en briques à une autre, d'une enceinte à une autre, mais toutes étaient vides, les fenêtres grandes ouvertes de guingois sur des charnières cassées, surplombées par un toit percé de grands trous par où se déversait la forte lumière du soleil. Derrière l'une

des maisons, nous trouvâmes un enclos à volaille contenant une dizaine de poulets, tous morts et en décomposition, les vers s'affairant sous les plumes. Il nous fallut nous boucher le nez avant de gagner l'enceinte suivante, où il en allait à peu près de même : des marmites ouvertes et vides sur des braises éteintes jouxtaient des canaris remplis d'eau à la surface desquels prospéraient quantité de larves de moustiques. La traversée du petit village nous prit moins d'une heure, passant d'une maison abandonnée à la suivante, prenant des photos, espérant tomber peut-être sur quelqu'un resté là par hasard, un survivant, une voix à interroger.

Nous reprîmes notre route. Zaq semblait sur le point de vomir, son visage transpirait et il amena plusieurs fois la bouteille à ses lèvres avant que son regard se ranime. Nous faisons de fréquentes haltes pour nous reposer et, chaque fois que nous reparions, le fleuve se rétrécissait. À un moment, nous nous retrouvâmes dans une mangrove impénétrable ; au-dessous de nous, l'eau était devenue croupie et sulfureuse, des essaims d'insectes montaient de la surface avant de s'immobiliser en un nuage mobile au-dessus de nous, nous piquant les bras, le visage et les oreilles. Le garçon et le vieil homme semblaient indifférents à la présence des insectes ; les yeux plissés, ils s'efforçaient de frayer un passage à l'embarcation à travers les racines noueuses et pendantes qui poussaient hors de l'eau tel quelque appendice avide d'air. L'atmosphère s'alourdissait de la puanteur flottante de matières putréfiées. Suivant un coude de la rivière, nous aperçûmes devant nous sur des branches d'arbre des oiseaux morts étendus les ailes déployées, noires et poisseuses de pétrole ; des

poissons bondissaient hors de l'eau entre les racines des arbres, montrant leur ventre blanc.

Le village suivant était à peu de chose près une réplique du précédent : les mêmes maisons trapues vides, la même puanteur fétide et répugnante, l'aridité, la couche de pétrole et la même indéfinissable tristesse dans l'air, comme si un groupe de fantômes était suspendu au-dessus des toits de zinc percés, refusant de partir et pourtant dans l'incapacité de réinvestir les lieux. Au centre du village, nous trouvâmes le puits. Impatient de boire, je me penchai sous le balancier pivotant humide et moussu et scrutai les ténèbres de la fosse, mais des miasmes infects émanant de sa profondeur brûlante me sautèrent au visage. Sonné par le choc, je m'éloignai en titubant. Il y avait au fond du puits une matière organique, humaine peut-être, morte et en décomposition, dont les relents se mêlaient à l'odeur caractéristique du pétrole. À l'autre extrémité du village, un ruisseau rejoignait l'abondante rivière où nous avions laissé notre bateau. La parcelle d'herbe qui poussait au bord de l'eau était étouffée par un film de pétrole, chaque brin recouvert de taches telles les tavelures brunes sur les mains d'un fumeur.

Cet endroit nous vidait de nos forces. Nous grimâmes dans le bateau après l'avoir tant bien que mal poussé dans des eaux plus profondes. À ce stade, Zaq semblait avoir perdu l'énergie – et même le désir – de porter la bouteille à ses lèvres ; elle gisait à ses pieds, abandonnée, le liquide couleur d'urine allant et venant au gré des mouvements du bateau. Il était assis les mains écartées de part et d'autre de son siège, s'efforçant de tenir bon, mais, chaque fois

que le bateau tanguait, je craignais qu'il vomisse. Il parvint cependant à se retenir.

“Voulez-vous vous arrêter au prochain village?

— Non, plus de village.”

Je me sentais épuisé et apathique, me demandant quand le vieil homme allait cesser d'avancer, planter ses talons dans le sol et exiger de prendre le chemin du retour... Mais il se taisait et continuait de s'enfoncer toujours plus. Par endroits, la rivière devenait tellement peu profonde et le marais tellement épais qu'il fallait couper le moteur et pousser le bateau, malgré l'eau sale et froide qui s'infiltrait dans nos chaussures, chemises et pantalons, malgré l'odeur nauséabonde qui imprégnait nos cheveux et la sensation de démangeaison sur nos visages crasseux. Une fois que nous fûmes de nouveau à ciel ouvert, le vieil homme tourna la proue du bateau et accéléra. Je ne lui demandai pas où il allait, j'espérai seulement que l'endroit était proche et habité.

“J'ai un ami dans le village là. Brave homme là. On se repose un peu, on dort peut-être là-bas ce soir. Brave homme.

— C'est loin d'ici?

— Pas beaucoup beaucoup, un peu loin c'est tout.”

Nous progressions aussi silencieusement qu'un vaisseau fantôme, la pesanteur de l'atmosphère étouffant le bruit du moteur. Nul oiseau au-dessus de l'eau noire et opaque, nul poisson ou autre animal marin – nous étions seuls. En arrivant, nous fûmes accueillis par les cris et les regards curieux d'un groupe de gamins. Ayant chargé le garçon de surveiller le bateau, nous nous dirigeâmes vers